This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

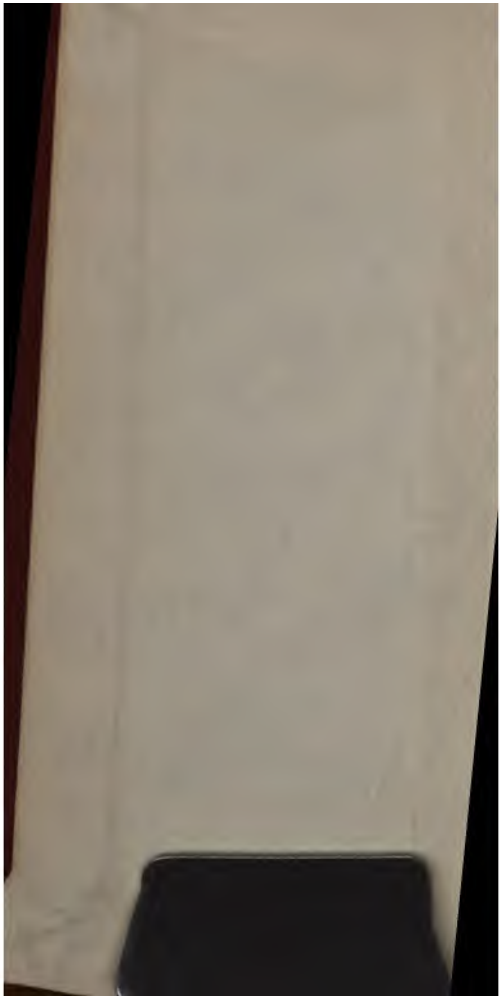
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

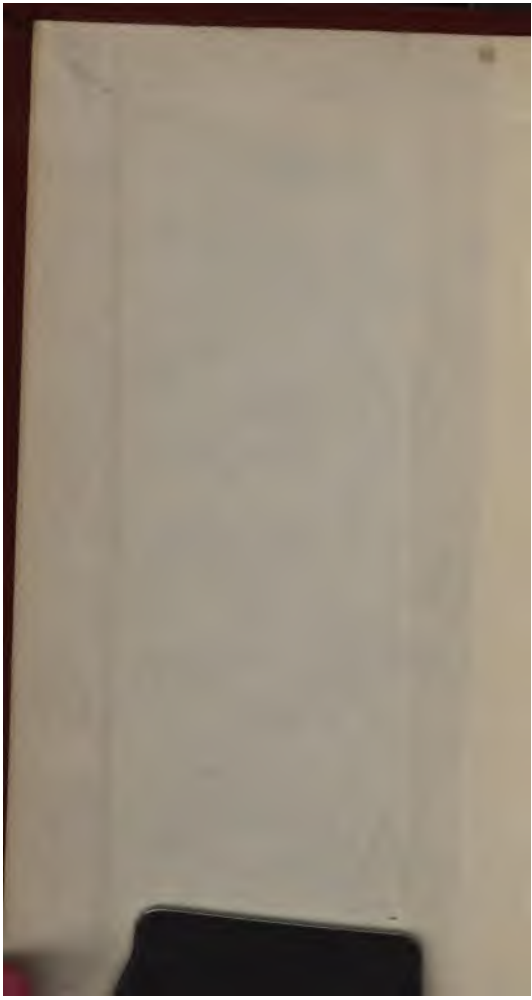
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06181950 8





COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

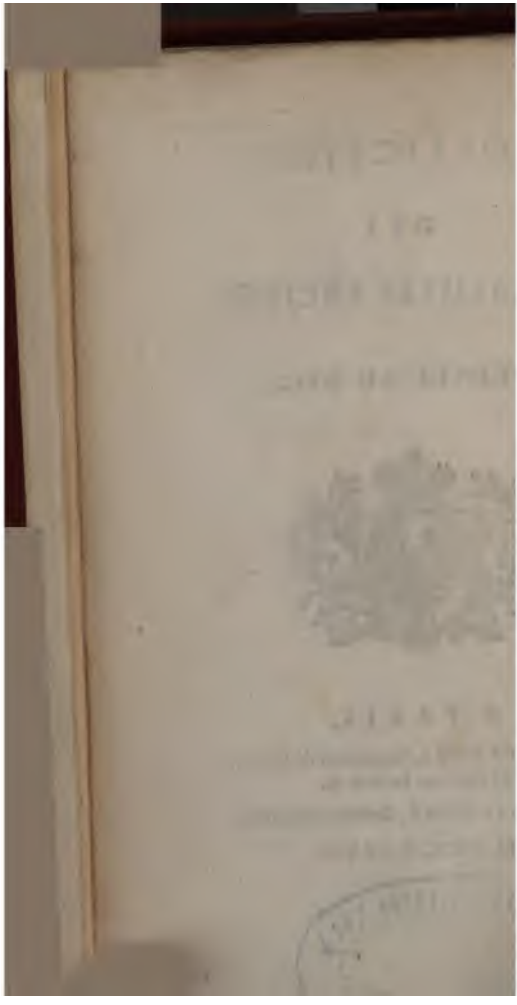
A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en ſurv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXII.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

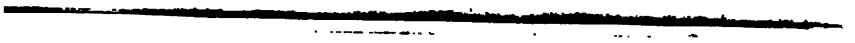


PENSÉES MORALES D'ISOCRATE,

EXTRAITES DE SES ŒUVRES,

ET TRADUITES

PAR M. L'ABBÉ AUGER.



VIE ABRÉGÉE D'ISOCRATE.

ISOCRATE naquit à Athenes dans la premiere année de la quatre-vingt-ſixieme olympiade, cinq ans avant la guerre du Péloponeſe, & quatre cents trente-ſix ans avant l'ere chrétienne (1). Théodore, ſon pere, étoit marchand d'inſtruments de muſique, qu'il faiſoit fabriquer

(1) Dans un discours préliminaire mis à la tête de la traduction des œuvres complètes d'Iſocrate, qui ſe trouve à Paris chez De Bure, Jombert jeune & Barrois jeune,

par des eſclaves. Ce commerce l'enrichit aſsez pour qu'il pût vivre dans l'abondance, & donner à ſes enfants la meilleure éducation. Plus heureux que Démoſthene, dont la premiere jeuneſse fut totalement négligée, Iſocrate fut formé à l'éloquence par les plus habiles maîtres de ſon temps. Il eut l'avantage d'être inſtruit par Prodicus, Gorgias, Tiſias, Théramene, preſque tous revêtus d'emplois publics, & enſeignant, au milieu de l'exercice des

---

on a préſenté en détail & aſsez au long tout ce qui concerne la vie de cet orateur, ſon caractere & ſon éloquence. On ſe con-

charges les plus honorables, l'art de la parole, qui les y avoit fait parvenir.

Toute l'ambition d'Iſocrate auroit été de ſervir ſa patrie comme orateur, & de ſignaler ſes talents & ſes vertus dans le gouvernement de l'état : mais la foibleſſe de ſa voix, & une timidité inſurmontable, ne lui permirent jamais de parler à la tribune. Il ſe borna donc à compoſer des diſcours ſur différents ſujets, & à ouvrir une école

---

tente ici de donner un court abrégé de ſa vie, & de le faire connoître ſur-tout comme philoſophe & moraliſte.

d'éloquence, où il forma des dif
ciples. Il ſortit de ſon école no
ſeulement de grands orateurs, ma
des maîtres habiles, de fameux po
litiques, d'excellents écrivains e
tout genre.

Il pouſsa fort loin ſa carriere
ſans éprouver aucune de ces incom
modités qui ſont preſque inſépa
rables du grand âge. Cicéron cit
la vieilleſse d'Iſocrate comme u
exemple de ces vieilleſses douce
& agréables que procure ordinaire
ment une vie tranquille, ſage &
bien réglée. Dans ſes dernieres an
nées, il compoſa ſon Panathénaï
que, que nous avons encore, &

dans lequel on voit briller quelques étincelles de ſon ancien génie.

La perte de la bataille de Chéronée lui cauſa le plus vif chagrin ; & l'on peut dire qu'il fut un de ceux que ce funeſte revers enleva à la ville d'Athenes. Il en prévit toutes les ſuites ; & ne pouvant ſurvivre à la liberté de ſa patrie, il s'obſtina pendant pluſieurs jours à ne prendre aucune nourriture, & mourut enfin dans la quatre-vingt-dix-neuvieme année de ſon âge.

Si les auteurs ſe peignent dans leurs écrits, on ne peut concevoir une trop grande idée du caractere d'Iſocrate. On y voit par-tout d'ex-

cellentes leçons de morale pour les républiques, pour les monarques, & pour les particuliers : on y trouve, ſur la religion, des idées auſſi ſaines qu'on puiſſe en attendre d'un philoſophe né dans le ſein du paganiſme & abandonné à ſes ſeules lumieres. Les fables indécentes au ſujet des dieux, que le génie des poètes avoit accréditées, le révoltoient ; & dans un de ſes diſcours il déclame avec force contre les principaux inventeurs de l'ancienne mythologie. Tous ſes ouvrages annoncent une nobleſſe d'ame & une généroſité dont il avoit donné pluſieurs traits frappants dans le cours de ſa vie.

Beaucoup de perſonnes ſe sont fait de cet orateur une idée abſolument fauſse; elles ne le regardent que comme un écrivain poli & agréable, & ne s'aviſent guere de chercher en lui un grand philoſophe & un excellent moraliſte. Pour les détromper, il ſuffit de rapporter les témoignages de Platon & de Denys d'Halicarnaſſe. Écoutons d'abord Platon, qui, dans ſon dialogue intitulé PHEDRE, fait parler ainſi Socrate:

« Iſocrate eſt jeune, mon cher « Phedre; mais je veux vous dire ce « que j'en augure. Je le trouve d'un « génie bien ſupérieur à Lyſias pour

« l'éloquence, ſans compter qu'il a
« plus de goût pour la vertu & pour
« la ſaine morale. De ſorte qu'avec
« le temps, & s'il perſévere dans le
« genre d'étude auquel il s'appli-
« que, il ne faudroit pas s'étonner
« qu'il l'emportât un jour ſur tous
« les orateurs qui l'ont précédé,
« autant qu'un homme l'emporte
« ſur un enfant : ou s'il ne trouve
« pas dans cette étude de quoi ſe
« ſatisfaire, on le verra peut-être,
« ſaiſi d'un mouvement divin, s'é-
« lever à quelque choſe de plus ſu-
« blime ; car ce jeune homme eſt
« naturellement philoſophe. »

Denys d'Halicarnaſſe n'eſt pas

moins favorable à Iſocrate que Platon. « Ce qui rend à jamais Iſocrate « digne d'éloges, dit ce critique ju- « dicieux, c'eſt le choix de ſes ſu- « jets, toujours nobles, toujours « grands, toujours dirigés vers l'u- « tilité publique. Il ne ſe propoſa « pas ſeulement d'embellir l'art de « la parole, il voulut perfectionner « les ames, & apprendre à ſes diſ- « ciples à gouverner leur famille, « leur patrie, le corps entier de la « Grece. Tous ſes diſcours reſpi- « rent & font naître l'amour des « vertus publiques & privées. »

On ne peut rien ajouter à ces témoignages, que l'expoſition même

de la morale d'Iſocrate : le public verra par lui-même, dans les extraits que nous mettons aujourd'hui sous ſes yeux, ſi Platon & Denys d'Halicarnaſse ont exagéré. Trois de ſes diſcours, dont deux ont été compoſés pour Nicoclès, roi de Salamine, & dont le troiſieme eſt adreſsé à un jeune Athénien nommé Démonique, nous ont fourni le plus grand nombre de maximes : nous en avons extrait quelques unes des autres diſcours ſur différents ſujets. Nous préſenterons quelquefois en maſse des morceaux un peu plus étendus, pleins de grandes leçons que nous ne devions pas omettre, & que nous

n'aurions pu réduire en maximes détachées. Enfin, nous avons tâché de former un corps de morale intéreſsant, propre à faire connoître le grand écrivain dont nous avons tiré ces excellents préceptes.

Le manuel d'Epictete, qu'on a déja publié, renferme, ainſi que le diſcours d'Iſocrate à Démonique, une suite de maximes morales plus ou moins étendues; mais ces maximes sont bien différentes, & pour le fond, & pour la forme. Epictete, philoſophe auſtere, trace des regles & donne des préceptes à tous les hommes, pour leur apprendre à mettre leur vertu & leur bonheur

à l'abri de toutes les opinions humaines & de tous les événements. Son sage sera doux & ferme, parcequ'il ne s'effraiera, ne s'irritera, ne s'affligera, ne se réjouira de rien; mais il sera froid & apathique. La morale d'Epictete est pure & saine; son style est vif & précis, mais sans douceur & sans grace.

Isocrate, philosophe plus agréable & moins sévere, apprend à son jeune disciple, non seulement à se maintenir heureux & vertueux au milieu des hommes, mais à plaire à ceux avec lesquels il doit vivre, à ne pas les choquer par ses manieres, à user de prudence & de

circonſpection pour ménager ſes intérêts, à ſe prêter quelquefois aux circonſtances des temps & aux goûts des perſonnes. Sa morale, quoique très pure en général, n'eſt pas toujours de la plus exacte sévérité : la diction en eſt grave, mais douce & moëlleuſe ; l'écrivain s'eſt étudié à contenter l'eſprit par la juſteſſe des idées & la préciſion du ſtyle, à élever l'ame par la grandeur & la nobleſſe des ſentiments, à flatter l'oreille par les charmes & l'harmonie du langage.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les PENSÉES MORALES D'ISOCRATE, extraites de ſes œuvres & traduites par M. L'ABBÉ AUGER. Les maximes de cet Orateur philoſophe, rédigées & préſentées avec autant d'élégance que de préciſion, doivent tenir un rang diſtingué dans la collection des Moraliſtes anciens; & je ne vois rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion.

A Paris, ce 25 Avril 1782.

GUYOT.

PENSÉES MORALES D'ISOCRATE.

I.

DANS les diſcours de morale, il ne faut pas chercher des choſes neuves, puiſque ces ſujets ne nous offrent que des vérités ſimples & communes puisées dans les actions ordinaires de la vie. Le mérite de ces ouvrages eſt de raſſembler, autant qu'il eſt poſſible, les maximes éparſes chez tous les hommes, & de les préſenter d'une maniere intéreſſante.

II.

LES leçons qu'on adreſſe aux particuliers ne ſont profitables qu'à eux ſeuls : inſtruire les ſouverains ſur leurs devoirs, c'eſt être également utile aux ſouverains & aux peuples ; c'eſt aſſurer en même temps l'autorité des uns & la félicité des autres.

III.

ESTIMEZ ſur-tout l'homme ſage qui a de grandes vues, & ſoyez perſuadé qu'un ami de bon conſeil eſt, de tous les biens, le plus précieux, le plus néceſſaire, le plus digne d'un roi.

IV.

CROYEZ que c'eſt contribuer efficacement à étendre votre empire, que de vous inſpirer le goût des connoiſſances utiles.

V.

TELLE sera la ſageſſe du ſouverain, telle sera la gloire & la proſpérité de ſon regne.

VI.

TRAVAILLEZ à ſurpaſſer les autres en mérite autant que vous les ſurpaſſez en grandeur & en dignité.

VII.

NE vous imaginez pas que le soin & l'étude, ſi utiles d'ailleurs, ne ſoient d'aucun ſecours pour nous rendre plus vertueux & plus ſages : l'homme seroit trop malheureux, ſi, ayant trouvé les moyens de dreſſer & d'apprivoiſer les animaux les plus féroces, il ne pouvoit ſe former lui-même à la vertu.

VIII.

RASSEMBLEZ auprès de vous

tout ce qu'il y a de sages dans votre royaume ; appellez-en, s'il le faut, des pays les plus éloignés. Recherchez les poètes & les philosophes les plus estimables : écoutez les maximes des uns, pratiquez les leçons des autres. Pour les arts & les talents, contentez-vous d'être juge ; mais dans tout ce qui a rapport à la science de régner, soyez jaloux de disputer vous-même le prix.

IX.

IL n'est pas nécessaire qu'on vous exhorte à vous instruire, si vous sentez combien il est révoltant que l'insensé gouverne le sage, & que l'homme sans mérite commande à l'homme d'un mérite distingué. Plus l'ignorance vous aura choqué dans les autres, plus vous serez em-

preſſé vous-même d'acquérir des connoiſſances utiles.

X.

AIMEZ les hommes, aimez vos ſujets : tous les êtres dont le ſoin nous eſt confié, les hommes, les animaux même, ſi nous ne les aimons, comment pourrions-nous les bien gouverner ? Aimez donc le peuple, & faites-lui aimer votre autorité. Perſuadé que tout gouvernement ſe maintient par l'attention à ménager les intérêts de la multitude, vous ſaurez à la fois la protéger & la contenir ; vous éleverez aux honneurs les plus dignes citoyens, & vous garantirez les autres de l'oppreſſion.

XI.

CHANGEZ & réformez les or-

donnances & les coutumes vicieuſes ; adoptez les ſages réglements des étrangers, ſi votre ſageſſe ne vous en dicte pas de meilleurs ; n'établiſſez que des loix juſtes, utiles, conſéquentes, auſſi peu capables de faire naître des démêlés parmi les citoyens, que propres à les terminer promptement : car telles ſont les qualités que doivent avoir de bonnes loix. Faites en ſorte qu'il ſoit auſſi facile de s'enrichir dans le commerce, que de ſe ruiner en plaidant ; par-là, on évitera l'un, & l'on ſe portera avec empreſſement vers l'autre. Que votre juſtice, toujours impartiale, ſoit ſourde à la faveur ; & que vos jugements, toujours les mêmes, ne changent qu'avec les objets. La dignité du prince

& l'avantage des peuples demandent que ſes ſentences aient le caractere des bonnes loix, qu'elles ſoient immuables comme elles.

XII.

GOUVERNEZ votre royaume comme un pere gouverne ſa famille. Soyez auſſi magnifique quand il s'agit de déployer l'appareil de la majeſté royale, qu'économe dans votre vie domeſtique & dans l'adminiſtration de vos finances : c'eſt le moyen de ſoutenir l'honneur de votre rang, & de ſuffire à tout.

XIII.

NE cherchez pas à briller par de ſtériles profuſions qui s'évanouiſſent & ne laiſſent après elles aucune trace ; montrez de la magnificence, ſoit dans les grandes occaſions où il

faut paroître, ſoit quand vous voulez acquérir des poſſeſſions ſolides, ou récompenſer des amis fideles. De telles dépenſes ne seront point perdues pour vous, & elles seront plus profitables à vos deſcendants que de vaines ſomptuoſités.

XIV.

RESTEZ inviolablement attaché à la religion de vos peres. Souvenez-vous que l'hommage d'un cœur droit & vertueux honore plus les immortels, que la pompe du culte extérieur & la multitude des victimes : c'eſt par la juſtice qu'on obtient ce qu'on leur demande, plutôt que par les ſacrifices.

XV.

ACCORDEZ les places les plus brillantes à vos parents les plus pro-

ches; mais réſervez les plus importantes à vos amis les plus ſinceres.

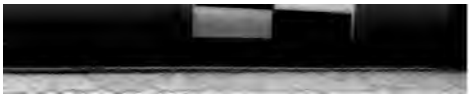
XVI.

CROYEZ que votre prudence, la vertu de vos amis, & l'amour de vos ſujets, ſont la meilleure garde de votre perſonne : c'eſt par ces moyens ſur-tout que l'autorité s'acquiert & ſe conſerve.

XVII.

LA fortune des particuliers ne doit pas vous être indifférente ; ils ne peuvent ruiner leurs affaires ſans nuire aux vôtres, ni augmenter leurs richeſſes ſans accroître vos tréſors. L'opulence de chaque citoyen eſt un fonds aſſuré pour les bons rois (1).

1) On ne croit pas en général devoir ſe permettre d'ajouter aux maximes d'Iſocrate, qui ſont claires par elles-mêmes, &



XVIII.

QUE votre royaume ſoit pour tous les étrangers un aſyle sûr ; qu'ils y trouvent une juſtice toujours prompte. S'ils viennent à votre cour, préférez ceux qui sont jaloux de mériter vos bienfaits, à ceux qui vous apportent des préſents : honorer les premiers, c'eſt vous honorer vous-même.

---

faciles à entendre. Mais ici l'on ne peut s'empêcher de citer une parole de Henri IV, qui a beaucoup de rapport avec la maxime préſente. Un ambaſſadeur étranger lui demandoit ce que lui valoit la France : *Ce que je veux*, répondit ce bon roi. C'eſt qu'il procuroit à ſes ſujets toutes les facilités de s'enrichir, & qu'il étoit aſſuré que leur bourſe lui seroit toujours ouverte. Ici rendons hommage à la vérité : c'eſt le principe

XIX.

DANS toutes les circonſtances, montrez-vous ami de la vérité, & religieux obſervateur de vos promeſſes : votre ſimple parole doit être plus ſacrée que les ſerments des autres (1).

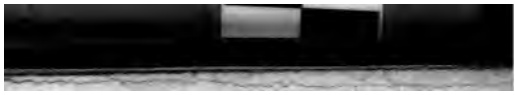
XX.

NE cherchez pas à gouverner votre peuple par la terreur, ni à in-

---

par lequel ſe conduit le deſcendant de Henri IV, le jeune roi qui nous gouverne; c'eſt le principe que ſuivent les miniſtres integres & éclairés qui ſecondent les intentions du monarque.

(1) « Si la bonne foi & la vérité », diſoit Jean le Bon, roi de France, « étoient bannies de tout le reſte du monde, elles devroient ſe trouver dans la bouche des « rois. »



timider l'innocence. Quand vos ſujets auront appris à vous aimer plus qu'à vous craindre, vous les aimerez vous-même ſans les redouter.

XXI.

NE faites rien avec colere; affectez toutefois d'être irrité lorſqu'il eſt à propos. Exact dans la recherche des fautes, ſoyez modéré dans la punition : que la peine ſoit toujours au-deſſous du délit.

XXII.

QUE votre autorité ne tire ſa force, ni de la dureté du commandement, ni de la rigueur des châtiments, mais de la ſupériorité de votre ſageſſe, & de l'opinion où ſeront tous les citoyens que vous êtes plus éclairé qu'eux-mêmes ſur leurs véritables intérêts.

XXIII.

TACHEZ d'acquérir toutes les connoiſsances propres à un guerrier: toujours prêt à vous défendre, montrez-vous ami de la paix par votre éloignement pour toute uſurpation.

XXIV.

AYEZ pour les états foibles les ménagements que vous deſireriez que des états plus puiſsants euſsent pour vous-méme.

XXV.

NE pourſuivez pas toujours vos droits à la rigueur, ne combattez que quand il vous eſt utile de vaincre. On n'eſt point mépriſable lorſque l'on cede pour ſon avantage, mais lorſqu'on triomphe à ſon préjudice.

XXVI.

N'HONOREZ pas du nom de grand celui qui forme des projets au-deſſus de ſes forces, mais celui qui, ſage dans ſes deſſeins, peut exécuter toutes ſes entrepriſes.

XXVII.

ADMIREZ, non le prince qui sut acquérir un vaſte empire, mais celui qui gouverne ſagement les états qu'il a reçus de ſes peres. Croyez que pour être véritablement heureux, il n'eſt pas beſoin de commander à des peuples innombrables au milieu des périls & des craintes; mais qu'il ſuffit, content de ſa fortune préſente, & ſe montrant tel que l'on doit être, de ne permettre que des deſirs modérés & de pouvoir les ſatisfaire.

XXVIII.

NE prenez pas vos amis au haſard ; ne vous attachez qu'à des hommes dignes de votre amitié. Cherchez des miniſtres zélés, plutôt que des courtiſans agréables.

XXIX.

MONTREZ-VOUS difficile dans le choix de vos amis Préférez toujours ceux qui vous rendront plus parfait, & qui donneront aux autres une plus haute idée de vous-même.

XXX.

ÉPROUVEZ avec soin les hommes qui vous approchent, & perſuadez-vous que les perſonnes éloignées de votre cour vous croiront ſemblable à ceux avec leſquels vous aimez à vivre.

XXXI.

POUR vous engager à bien choiſir vos miniſtres, n'oubliez jamais que vous êtes reſponſable de leur conduite.

XXXII.

REGARDEZ comme un ami sûr l'homme ſincere qui vous avertit de vos fautes, non celui qui approuve tout ce que vous dites & tout ce que vous faites.

XXXIII.

LAISSEZ à la ſageſſe la liberté de ſe faire entendre; elle s'empreſſera de vous aider de ſes conſeils dans les affaires épineuſes.

XXXIV.

APPRENEZ à diſcerner l'ami véritable, du flatteur artificieux; & jamais vous ne favoriſerez le vice au préjudice de la vertu.

XXXV.

ÉCOUTEZ ce que vos courtiſans vous diſent les uns des autres : c'eſt le moyen de connoître à la fois & ceux qui vous font les rapports, & ceux qui en sont l'objet.

XXXVI.

PUNISSEZ la calomnie comme vous puniriez le crime.

XXXVII.

VOUS commandez aux autres; commandez-vous à vous-même : ſongez qu'il eſt indigne d'un monarque de ſe rendre eſclave de ſes paſſions; qu'il doit être maître de ſes deſirs plus que de ſes ſujets.

XXXVIII.

NE vous applaudiſſez pas de ce qui pourroit être l'ouvrage du méchant; tirez votre principale gloire

de la vertu, qui n'a rien de commu avec le vice.

XXXIX.

LES honneurs les plus ſolid ne ſont pas ceux que l'on vous rer publiquement; ils ne ſont que trc ſouvent arrachés par la crainte. C qui doit vous flatter, c'eſt de vo les citoyens, dans le ſein de leur f mille, admirer la grandeur de vot ame, plutôt que l'élévation de vot rang.

XL.

S'IL vous arrive d'avoir des goû mépriſables, cachez-les : mais qu votre ardeur pour les grandes choſ ne craigne point de ſe montrer.

XLI.

N'EXIGEZ pas des ſimples parti culiers qu'ils ſoient réglés dans leu

vie, tandis que vous vous permettrez de vivre ſans regle : ſoyez au contraire un modele de ſageſſe; car le peuple prend exemple ſur ſes maîtres.

XLII.

LA meilleure preuve pour vous de la proſpérité de votre regne, ce ſera d'être enfin parvenu à rendre vos ſujets plus riches & plus ſages.

XLIII.

SOYEZ plus jaloux de laiſſer à vos enfants de la gloire que des richeſſes. Celles-ci ſont périſſables, la gloire eſt immortelle. L'or peut être le prix de la gloire; mais la gloire ne s'achete pas au poids de l'or. Les hommes ſans mérite peuvent être riches; le mérite ſeul peut être célebre.

XLIV.

SOYEZ auſſi magnifique quand vous vous montrez au peuple, que ſimple & auſtere dans votre vie privée, comme il convient à un prince : ainſi la multitude, frappée de l'éclat de votre perſonne, vous croira digne de commander ; & vos favoris, à portée de connoître la force de votre ame, auront de vous la même opinion.

XLV.

OBSERVEZ-VOUS dans vos actions & dans vos paroles : cette attention vous fera éviter bien des fautes.

XLVI.

L'ESSENTIEL ſeroit de ſe maintenir dans les bornes d'une modération exacte : mais comme il n'eſt pas

facile de déterminer ces limites, préférez de reſter en deçà, plutôt que de vous porter au-delà. On eſt plus près de la modération en n'allant pas juſqu'au but, que quand on le paſſe.

XLVII.

SOYEZ à la fois grand & populaire. L'air de grandeur convient à la puiſſance ſouveraine, la popularité eſt propre au commerce de l'amitié. Il eſt difficile de garder un juſte milieu : pour l'ordinaire, celui qui affecte de la grandeur, rebute ; celui qui ſe pique de popularité, s'avilit. Il faut réunir les deux qualités en évitant l'un & l'autre extrême.

XLVIII.

POUR acquérir une connoiſſance

parfaite des devoirs du ſouverain, joignez l'expérience à l'étude. L'étude vous indiquera les moyens pour agir dans l'occaſion; l'exercice & l'uſage vous en donneront la facilité.

XLIX.

EXAMINEZ la conduite des princes & des particuliers; conſidérez quelles en ont été les ſuites : le paſsé vous inſtruira pour l'avenir.

L.

LORSQU'ON voit de ſimples citoyens s'expoſer à mourir pour mériter des éloges après leur mort, combien seroit-il peu digne d'un monarque de ſe refuſer à des actions qui doivent le combler de gloire pendant ſa vie!

LI.

FAITES en ſorte que les ſtatues & les images laiſsées après vous rappellent moins les traits de votre perſonne, que le ſouvenir de vos vertus.

LII.

EMPLOYEZ tous vos ſoins à vous mettre vous & votre royaume à l'abri de tout danger : mais s'il vous faut néceſsairement affronter les périls plutôt que de vivre dans l'opprobre, ſachez mourir avec honneur.

LIII.

QUOI que vous faſſiez, n'oubliez pas que vous êtes roi, & ſouvenez-vous de ne déroger jamais à la majeſté du trône.

LIV.

CRAIGNEZ de mourir tout entier : composé d'un corps fragile & d'une ame immortelle, travaillez du moins à laiſſer un éternel ſouvenir de la plus noble portion de vous-même.

LV.

ACCOUTUMEZ-VOUS à parler des belles actions, afin d'apprendre à penſer comme vous parlerez : exécutez ce que vous aura fait approuver une raiſon ſaine.

LVI.

CE que vous admirez, imitez-le : les leçons que vous donneriez à vos enfants, mettez-les vous-même en pratique.

LVII.

GOUVERNER ou dominer, on

confond ſouvent ces deux choſes, qui cependant sont bien différentes. Celui qui gouverne conſacre tous ſes soins au bonheur de ceux qui lui obéiſsent; celui qui domine, au contraire, fait ſervir à ſes plaiſirs les travaux & les peines de ceux à qui il commande.

LVIII.

UN prince ſage, au lieu de ſe procurer des plaiſirs par les peines d'autrui, n'épargne pas ſes peines pour faire le bonheur de ſes ſujets.

LIX.

BIEN différent des autres princes qui commandent les travaux & ſe réſervent les plaiſirs, un bon monarque prend ſur lui les peines, & met en commun les avantages.

LX.

COMMENT des jours conſacrés au bonheur des peuples ne ſeroient-ils pas heureux !

LXI.

LES hommages d'un cœur libre & fier ſont infiniment plus flatteurs que les baſſes adulations d'une ame ſervile.

LXII.

QUAND on agit en tyran, on tombe inévitablement dans les maux qu'entraîne la tyrannie, & tôt ou tard l'on ſouffre ce que l'on faiſoit ſouffrir aux autres.

LXIII.

LE pouvoir tyrannique eſt un fardeau accablant qui peſe ſur les oppreſſeurs autant que ſur les opprimés.

LXIV.

LE moyen le plus sûr qu'ait un prince pour n'être pas accablé du poids des affaires, est de s'en occuper : pour lui le vrai repos n'est pas le fruit de l'inaction, mais d'un sage emploi du temps & d'un travail soutenu.

LXV.

CE n'est point par la sévérité de son visage, mais par la dignité de sa conduite, qu'un vrai monarque cherche à imprimer le respect. Maître de ses passions, & jamais leur esclave, il veut par un travail modéré s'assurer des plaisirs durables, & non se préparer de longues peines par des plaisirs d'un moment.

LXVI.

NE négligez rien, dit Isocrate à

Philippe, pour vous aſſurer l'amitié d'Athenes. Il eſt bien plus beau de gagner l'affection des villes que de forcer des places. Les conquêtes font toujours des ennemis, & c'eſt aux ſoldats qu'on en attribue la gloire : au lieu que ſi vous vous conciliez la bienveillance & l'amitié des peuples, on applaudira par-tout à votre politique.

LXVII.

NON, dit encore le même orateur au même prince en lui recommandant un de ſes anciens diſciples qui s'étoit retiré à ſa cour, non, je ne puis croire qu'il ait jamais à ſe repentir de s'être attaché à vous, ſur-tout quand je penſe à la réputation de douceur dont vous jouiſſez & quand je vois que vous connoi

ſez tout l'avantage de gagner par vos bienfaits des amis utiles & fideles, & d'obliger en leurs perſonnes un grand nombre d'autres. Tout homme qui a du mérite ſait gré à ceux qui le recherchent par-tout où il ſe trouve, & croit avoir reçu le bien qu'il voit faire.

LXVIII.

On ne peut trop inculquer aux princes que c'eſt par la bienfaiſance ſeule qu'ils mériteront pour toujours les hommages des mortels : écoutons les réflexions qu'Iſocrate adreſſe à Philippe pour lui inſpirer ce noble ſentiment.

REMONTEZ aux âges les plus reculés, & conſidérez qu'aucun poète, qu'aucun orateur ne voudroit prodiguer ſes éloges, ni aux richeſſes

de Tantale, ni au vaſte empire de Pélops, ni à la puiſſance d'Euryſthée. Mais après avoir célébré Hercule & Thésée, illuſtres par une vertu rare & par un courage ſublime, tous s'empreſseroient de louer les guerriers de Troie & ceux qui leur reſſemblent. Les plus fameux de ces héros n'ont régné que dans des villes modiques & dans des isles étroites; & cependant ils ont rempli toute la terre de la célébrité de leur nom (1). Car, ſans doute, ce ne sont pas ceux d'entre eux qui ſe sont acquis à eux-mêmes une grande puiſſance, que l'on chérit davantage, mais ceux

(1) Témoin Ulyſſe, dont le nom a été porté ſi loin, quoiqu'il ne régnat que ſ la petite isle d'Ithaque; cette isle, dit

qui ont rendu à la Grece les ſervices les plus ſignalés.

Et ce n'eſt pas ſeulement pour les héros de Troie qu'on eſt ainſi diſpoſé, mais pour tous les Grecs qui ont marché ſur leurs traces. Par exemple, ſi l'on vante notre république, ce n'eſt point pour avoir acquis l'empire des mers, enrichi ſon tréſor des contributions des alliés, détruit, agrandi, ou gouverné à ſon gré les peuples de ſa domination; ces avantages dont nous avons joui autrefois, ne nous ont attiré que des reproches: mais ce que toute la terre admire en nous,

céron, qui, placée ſur la pointe d'un rocher, ne paroiſſoit dans l'éloignement que comme un ſimple nid.

ce sont les batailles de Marathon & de Salamine, & principalement le généreux abandon que nous avons fait de notre ville pour le salut de la Grece (1). C'est d'après la même regle qu'on juge des Lacédémoniens : leur défaite aux Thermopyles est plus célébrée que toutes leurs victoires. On contemple avec un sentiment d'admiration & d'amour le trophée érigé contre eux par les Barbares ; tandis qu'on ne peut voir sans gémir ceux qu'ils ont érigés eux-mêmes contre les Grecs : l'un est pour nous le témoi-

(1) Les Athéniens, pour sauver la Grece, abandonnerent deux fois leur ville, qui fut deux fois brûlée & ravagée ; la premiere fois par Xerxès, & la seconde par Mardonius son général.

gnage de valeur, les autres ne sont qu'un monument d'ambition.

LXIX.

Nicoclès, roi de Salamine, dans un discours qu'Isocrate suppose être adressé par ce monarque à ses sujets, leur rend compte des principes de son administration & de sa conduite; principes que nous avons recueillis comme une leçon importante.

POUR vous convaincre de mon exactitude à observer la justice, rappellez-vous dans quelles circonstances je montai sur le trône. Les trésors de mon pere se trouvoient épuisés, les finances étoient dans le plus grand désordre : la confusion régnoit par-tout ; tout demandoit les plus grands soins, beaucoup d'attention & de dépenses. Je n'i-

gnorois pas que, dans ces conjonctures, on ſe montre peu délicat ſur les moyens, & que ſouvent on ſe voit forcé d'agir contre ſon caractere. Aucune conſidération ne m'a fait abandonner mes principes; j'ai réglé tout avec l'intégrité la plus ſcrupuleuſe, ſans négliger ce qui pouvoit contribuer à la gloire & à la proſpérité de mon royaume.

Bien éloigné de cette ambition qui convoite les poſſeſſions d'autrui, & qui, pour entreprendre ſur ſes voiſins, n'a beſoin que de ſe croire des forces ſupérieures, on m'a vu réſiſter aux exemples que j'avois ſous les yeux, refuſer même les pays qui m'étoient offerts, & préférer de me renfermer dans le limites de mes anciens états, plut

que d'en reculer les frontieres par la violence & l'injuſtice.

Sur l'article de la tempérance, j'ai encore plus à dire en ma faveur. Je ſavois qu'il n'eſt rien de plus cher aux hommes que leurs femmes & leurs enfants ; que les injures faites à ces objets de leur tendreſſe ſont celles qu'ils pardonnent le moins ; que de pareils outrages occaſionnent les plus triſtes cataſtrophes, & que pluſieurs particuliers, des monarques même, en ont été les victimes. A cet égard je n'ai eu rien à me reprocher ; & du premier moment de mon regne, prenant un engagement légitime, je me suis interdit tout autre goût : non que je ne ſuſse qu'on pardonne aiſément ces foibleſſes à un prince,

pourvu que, dans ſes plaiſirs, il ménage l'honneur de ſes ſujets; mais j'ai voulu que ma conduite fût à l'abri du plus léger ſoupçon, & pouvoir l'offrir pour modele à mon peuple, ſachant que la foule des citoyens aime à prendre exemple ſur ſes maîtres. J'eſtimois auſſi que les rois devoient être plus parfaits que de ſimples particuliers, en proportion de la ſupériorité de leur rang; & il me ſemble que ce seroit en eux le comble de l'injuſtice, de forcer leurs ſujets à ſe tenir dans la regle, tandis qu'ils s'en affranchiroient eux-mêmes. D'ailleurs, voyant des ames aſſez communes qui triomphoient des autres paſſions, & de très grands perſonnages qui s'étoient laiſſé vaincre par la

volupté, je me suis fait une gloire de réſiſter à ſes attraits, & de m'élever, par cet effort, non au-deſſus du ſimple vulgaire, mais au-deſſus des héros les plus recommandables par toute autre vertu. Pour moi, je ne connois rien de ſi criminel que ces princes qu'on voit, au mépris d'un lien formé pour la vie, changer d'objet tous les jours, &, par leur inconſtance, affliger une compagne à laquelle ils ne voudroient rien pardonner. Ces princes, qui, fideles à leurs autres engagements, ne ſe font aucun ſcrupule de violer le plus ſacré de tous & le plus inviolable, ne ſentent point qu'une pareille conduite leur prépare, juſques dans leurs palais même, des diſſentions & des troubles. Mais un

monarque ſage, non content de maintenir la paix dans les états qu'il gouverne, doit s'étudier à la faire régner dans ſa propre maiſon, & dans tous les lieux qu'il habite : & ce ſont là des devoirs que preſcrivent la tempérance & la juſtice.

D'après ces réflexions & ces motifs, parmi les vertus j'ai préféré la tempérance & la juſtice; & parmi les plaiſirs j'ai choiſi ceux qui naiſſent des actions honnêtes, dont la gloire eſt le fruit.

LXX.

CHACUN de vous (c'eſt un prince qui trace lui-même à ſes ſujets leurs devoirs) chacun de vous doit s'acquitter de ſon emploi avec droiture & avec exactitude : car ſi, faute de

l'une ou de l'autre, vous manquez à ce qui vous eſt preſcrit, les affaires manqueront, du moins de votre côté. Gardez-vous donc de dédaigner ou de négliger l'objet qui vous aura été confié; ne vous figurez pas qu'il ſoit pour l'état d'une légere importance; donnez-y la plus ſérieuſe attention, & ſoyez convaincus que le tout ira bien ou mal, ſelon que chaque partie sera bien ou mal réglée.

LXXI.

PRENEZ soin des affaires publiques comme de vos affaires propres, & ne regardez pas comme un médiocre avantage les honneurs rendus au zele de vos miniſtres.

LXXII.

RESPECTEZ les biens d'autrui,

ſi vous voulez poſséder tranquillement les vôtres.

LXXIII.

SOYEZ à l'égard des autres ce que vous voulez que je sois à votre égard.

LXXIV.

NE vous hâtez pas de vous enrichir : à une grande fortune préférez toujours une bonne réputation. Parmi les Barbares (1), comme parmi les Grecs, ce sont les plus diſtingués par leurs vertus qui jouiſſent de la proſpérité la plus ſolide.

LXXV.

CROYEZ que d'injuſtes profits

(1) On sait que les Grecs appelloient Etrangers tous ceux qui n'étoient pas citoyens de leur république, & Barbares, tous ceux qui n'étoient pas Grecs.

sont moins une richeſse qu'un écueil.

LXXVI.

NE regardez ni comme une perte ce que vous donnez, ni comme un gain ce qu'on vous donne. On ne perd pas, on ne gagne pas toujours en donnant ou en recevant : l'un & l'autre ne sont avantageux que ſelon la circonſtance, & qu'autant que l'on agit par un principe de vertu.

LXXVII.

N'EXÉCUTEZ de mauvaiſe grace aucun de mes ordres : plus vous me rendrez de ſervices, plus vous en retirerez d'utilité.

LXXVIII.

QUE chacun de vous ſe perſuade que le plus ſecret de ſes mauvais

deſſeins ne peut m'être caché, & que je ſuis préſent à ſes délibérations en eſprit ou en perſonne. Ce ſentiment vous fera prendre des partis plus ſages.

LXXIX.

NE celez ni ce que vous poſſédez, ni ce que vous faites, ni ce que vous projettez de faire; croyez que le déguiſement ne marche jamais ſans la crainte.

LXXX.

ÉVITEZ dans votre conduite les voies obſcures & détournées: qu'elle ſoit ſi ſimple & ſi franche, qu'elle ne puiſſe donner priſe à la calomnie.

LXXXI.

SOYEZ vous-mêmes les juges de vos actions: comptez qu'elles ſont

mauvaiſes, ſi vous deſirez que je les ignore; & qu'elles sont bonnes, ſi, parvenues à ma connoiſsance, elles doivent me donner de vous une meilleure opinion.

LXXXII.

SI vous voyez des citoyens agir ſourdement contre mon autorité, ne craignez pas de rompre le ſilence, dénoncez-les : celer le crime, c'eſt le partager.

LXXXIII.

NE tenez point pour heureux celui qui fait le mal à l'abri du ſecret, mais celui qui sait s'en abſtenir. Tôt ou tard l'un ſubira la peine qu'il mérite, l'autre recevra la récompenſe dont il eſt digne.

LXXXIV.

NE formez ſans mon aveu ni aſ-

sociations ni aſsemblées : elles peuvent être utiles dans d'autres gouvernements ; dans une monarchie elles seroient dangereuſes.

LXXXV.

NE vous contentez pas de vous abſtenir des fautes, évitez même tout ce qui en pourroit faire naître le ſoupçon.

LXXXVI.

CROYEZ qu'il n'eſt rien de plus ſolide & de plus sûr que ma faveur.

LXXXVII.

TRAVAILLEZ à maintenir la conſtitution préſente, ſans ſoupirer après un changement : les révolutions qui renverſent les états n'épargnent point les fortunes particulieres.

LXXXVIII.

CE n'eſt pas ſeulement le caractere des rois, mais celui des ſujets, qui fait la douceur ou la rigueur de l'adminiſtration. L'indocilité de ceux que l'on gouverne force ſouvent de les traiter avec plus de sévérité qu'on ne voudroit.

LXXXIX.

COMPTEZ moins ſur mon indulgence que ſur votre vertu.

XC.

PERSUADEZ-VOUS que votre sûreté dépend de la mienne : ſi mes affaires proſperent, les vôtres proſpéreront auſſi.

XCI.

EST-IL queſtion d'obéir ; ſoyez ſimples, dociles, attachés aux uſages reçus, obſervateurs exacts des

ordonnances du ſouverain : mais montrez-vous magnifiques & grands lorſqu'il s'agit de remplir des fonctions publiques, & de faire exécuter mes ordres.

XCII.

EXCITEZ les jeunes gens à la vertu, non ſeulement par des avis & des préceptes, mais en leur apprenant, par votre exemple, ce que doivent être de bons citoyens.

XCIII.

ÉLEVEZ vos enfants dans la ſoumiſſion au prince, & accoutumez-les de bonne heure à faire leur principale étude de l'exercice de cette vertu. Ils ſeront bien plus en état de commander quand ils ſauront obéir. Qu'ils ſoient honnêtes & fideles, ils partageront notre proſ-

périté : ils expoſeront leur fortune, s'ils ſont vicieux & pervers. La plus belle & la plus ſolide richeſſe que vous puiſſiez leur tranſmettre, c'eſt ma bienveillance.

XCIV.

REGARDEZ comme digne d'horreur & de pitié quiconque manque de foi & abuſe de la confiance. Un tel homme doit néceſſairement paſſer le reſte de ſa vie dans les alarmes, craindre tout le monde, & ſe défier de ſes amis comme de ſes ennemis mêmes.

XCV.

CE n'eſt pas de ceux qui ont d'immenſes richeſſes qu'il faut envier le ſort, mais plutôt de ceux qui n'ont rien à ſe reprocher. Une conſcience pure fait couler d'heureux jours.

XCVI.

NE vous figurez pas que le vice ſoit plus utile en effet que la vertu, & ne ſoit odieux que de nom: jugez de la différence des choſes par la différence des noms qu'on leur a donnés.

XCVII.

NE portez pas envie aux citoyens qui occupent les premieres places: pleins d'une noble émulation, tâchez, par les mêmes ſervices, de vous élever au même rang.

XCVIII.

CHÉRISSEZ & reſpectez celui qui eſt honoré de la faveur du prince, afin d'obtenir pour vous le même avantage.

XCIX.

CE que vous dites en notre pré-

ſence, penſez-le en notre abſence.

C.

TÉMOIGNEZ-NOUS votre affection par des effets plutôt que par des paroles.

CI.

NE faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas ſouffrir d'eux.

CII.

CE que vous blâmez en autrui, ne le montrez pas en vous-mêmes.

CIII.

ATTENDEZ-VOUS à être heureux ou malheureux, ſelon que vous serez bien ou mal diſposés à l'égard de votre prince.

CIV.

NE vous contentez pas de louer les gens de bien, imitez-les.

CV.

QUE mes ſimples paroles ſoient pour vous des loix : ayez ſoin de vous y conformer; & ſouvenez-vous que, pour réuſſir comme vous le deſirez, vous devez agir comme je l'ordonne.

CVI.

POUR conclure en un mot, ſoyez, à l'égard du prince qui vous commande, tels que vous voulez que ſoient à votre égard ceux qui vous obéiſſent. Attachez-vous ſeulement à ce principe; il ſeroit inutile de s'étendre ſur le bien qui peut en réſulter. Si, de mon côté, je continue à vous gouverner comme par le paſſé, & que du vôtre vous me ſoyez toujours également ſoumis, vous ne tarderez pas à voir l'accroiſſement

de vos fortunes, l'agrandiſsement de mon empire, & la proſpérité de tout le royaume. De pareils avantages, ſans doute, ne seroient pas trop achetés au prix de tous les périls & de tous les travaux : mais ici votre fidélité ſeule & votre exactitude vous conduiront ſans peine à ce comble de félicité.

CVII.

Démonique, auquel Iſocrate adreſse un diſcours de morale, étoit un jeune Athénien, fils d'un Hipponique connu dans l'hiſtoire d'Athenes par ſa naiſsance, par ſes grandes richeſses, & par ſon mérite perſonnel. Le début du diſcours qui précede les maximes mérite d'être cité en entier : le voici.

LES partiſans du vice & ceux de la vertu sont rarement d'accord,

CV.

QUE mes ſimples paroles ſoient pour vous des loix : ayez ſoin de vous y conformer; & ſouvenez-vous que, pour réuſſir comme vous le deſirez, vous devez agir comme je l'ordonne.

CVI.

POUR conclure en un mot, ſoyez, à l'égard du prince qui vous commande, tels que vous voulez que ſoient à votre égard ceux qui vous obéiſſent. Attachez-vous ſeulement à ce principe; il ſeroit inutile de s'étendre ſur le bien qui peut en réſulter. Si, de mon côté, je continue à vous gouverner comme par le paſſé, & que du vôtre vous me ſoyez toujours également ſoumis, vous ne tarderez pas à voir l'accroiſſement

des amis que des biens de leurs parents.

La fortune ſe prête à nos vœux, & nous nous trouvons diſposés l'un & l'autre de la maniere la plus favorable : vous avez une extrême envie d'apprendre ; & je me fais un plaiſir d'enſeigner : vous êtes paſſionné pour l'étude des lettres ; & j'aime à conduire ceux qui ſe livrent à cette étude. S'il eſt bon d'exhorter ſes amis à s'appliquer à l'éloquence, il eſt un autre genre d'inſtruction bien plus intéreſsant ; diriger les jeunes gens, s'occuper à former leurs mœurs, à leur inſpirer la vertu plutôt qu'à les exercer dans l'art de la parole, c'eſt un point d'autant plus eſsentiel, qu'il vaut infiniment mieux les porter à bien

mon cher Démonique; mais c'eſt principalement au ſujet de l'amitié que leurs ſentiments different. Les uns conſervent de l'affection pour leurs amis, même pendant l'abſence; les autres, au contraire, ne leur témoignent d'attachement que tandis qu'ils les voient. L'amitié des méchants eſt peu durable; le temps ne peut altérer celle des gens de bien. Ainſi, puiſqu'il eſt vrai que le deſir de la ſcience & l'amour de la gloire nous portent à imiter ceux qui ſont jaloux de ſe concilier l'eſtime publique, je vous envoie c diſcours comme un gage de mc amitié, & comme une preuve celle qui m'uniſoit à Hipponic votre pere : car les enfants, doute, ne doivent pas moins hé

des amis que des biens de leurs parents.

La fortune ſe prête à nos vœux, & nous nous trouvons diſposés l'un & l'autre de la maniere la plus favorable : vous avez une extrême envie d'apprendre ; & je me fais un plaiſir d'enſeigner : vous êtes paſſionné pour l'étude des lettres ; & j'aime à conduire ceux qui ſe livrent à cette étude. S'il eſt bon d'exhorter ſes amis à s'appliquer à l'éloquence, il eſt un autre genre d'inſtruction bien plus intéreſsant ; diriger les jeunes gens, s'occuper à former leurs mœurs, à leur inſpirer la vertu plutôt qu'à les exercer dans l'art de la parole, c'eſt un point d'autant plus eſsentiel, qu'il vaut infiniment mieux les porter à bien

vivre, que leur apprendre à bien parler.

Ce ne sont donc pas ici, Démonique, des préceptes d'éloquence, mais des leçons de morale, que j'ai deſsein de vous offrir. Il faut que vous appreniez de bonne heure ce que doit rechercher ou éviter un jeune homme de votre âge; avec quelles perſonnes il doit ſe lier; enfin, comment il doit régler ſa vie : car il n'y a que ceux qui ſavent ſe conduire, & qui sont entrés dans la vraie route, qui puiſsent arriver au but qu'ils ſe propoſent, & s'aſsurer de la vertu, le plus grand, le plus ſolide de tous les biens. La beauté eſt une fleur que la maladie peut flétrir, & que le temps fait diſparoître : les richeſses,

trop ſouvent inſtrument du vice, nous entretiennent dans une vie molle, & portent la jeuneſſe à la volupté : la force du corps, jointe à la prudence, n'eſt pas un médiocre avantage; ſeule, elle nuit plus qu'elle ne ſert; autant elle eſt utile aux athletes pour leurs exercices, autant elle eſt préjudiciable aux opérations de l'intelligence. La ſeule vertu eſt toujours profitable; elle n'abandonne pas dans la vieilleſſe ceux en qui elle s'eſt accrue & fortifiée avec l'âge; infiniment préférable aux richeſſes & à la naiſſance, elle trouve facile ce qui ſembleroit impoſſible, ſupporte avec courage ce qui effraie la multitude, rougit de l'indolence & s'honore du travail. Il eſt aiſé de s'en convaincre

par les combats d'Hercule, & par les exploits de Théſée : gravée dans l'ame de ces deux héros, la vertu imprima ſur toutes leurs actions le ſceau d'une grandeur dont la durée des ſiecles n'a pu encore effacer la mémoire.

Mais, ſans ſortir de votre famille, ô Démonique, rappellez-vous la conduite de votre pere : c'eſt le plus bel exemple qu'on puiſſe vous propoſer à ſuivre.

Fidele à la vertu, il ne s'abandonna jamais à l'oiſiveté. Fortifiant ſon corps par le travail, il affermit ſon ame par l'habitude des périls. Juſte appréciateur des richeſſes, il jouiſſoit de ſes biens en homme perſuadé qu'il n'étoit pas immortel, & il les adminiſtroit avec autant d'é-

économie que s'il eût cru ne devoir jamais mourir. Honorable & magnifique, on ne voyoit rien que de noble dans ſa maniere de vivre. Dévoué ſans réſerve à ſes amis, il leur étoit plus attaché qu'à ſes parents mêmes : il ſentoit que, pour former les nœuds de l'amitié, l'inclination a plus de force que la loi ; le choix, que la néceſſité ; les rapports de caractere, que les droits du ſang.

Le temps me manqueroit, ſi je voulois entrer ici dans tous les détails de ſa vie. Peut-être un jour je pourrai l'entreprendre ; qu'il me ſuffiſe maintenant de vous avoir préſenté cette foible eſquiſſe, qui peut vous ſervir de modele. Oui, Démonique, vous devez regarder les vertus paternelles comme votre regle,

& vous montrer jaloux de les imiter. Eh quoi! ſi, par leurs couleurs, les peintres peuvent réuſſir à repréſenter les plus beaux traits des êtres vivants, ne seroit-ce pas une honte que des enfants ne ſuſsent point retracer, par leurs actions, le tableau des vertus de leurs peres? Croyez qu'il n'eſt pas d'athlete qui doive apporter autant de soin pour triompher de ſon rival, que vous en devez prendre pour égaler votre pere en mérite. Songez auſſi que, pour y parvenir, vous devez être attentif à vous remplir l'eſprit d'excellentes maximes: ſi le corps ſe fortifie par des travaux modérés, c'eſt par de ſages inſtructions que l'eſprit ſe perfectionne.

Je vais vous tracer en peu de mots

les préceptes qui me paroiſsent les plus propres à vous faire avancer dans les ſentiers de la vertu, & à vous mériter l'eſtime de tous les hommes.

CVIII.

HONOREZ les immortels par la fidélité à vos ſerments, plus encore que par la multitude des victimes : l'une ne prouve que l'aiſance & la richeſse ; l'autre atteſte l'innocence & la vertu. Adorez en tout temps la divinité, mais principalement dans les fêtes publiques : ainſi l'on verra que vous honorez les dieux, & que vous obſervez les loix.

CIX.

COMPORTEZ-VOUS envers vos parents comme vous voudriez que vos enfants ſe conduiſiſsent un jour envers vous-même.

CX.

PARMI les exercices du corps, attachez-vous moins à ceux qui peuvent augmenter vos forces, qu'à ceux qui doivent entretenir votre ſanté, et n'attendez pas d'être fatigué pour les ſuſpendre (1).

CXI.

NE vous permettez ni des ris immodérés ni des diſcours préſomptueux : les uns annoncent un défaut de ſens, les autres décelent la folie.

---

(1) Lycurgue n'auroit pas adopté cette maxime pour ſes Spartiates. Iſocrate, d'un caractere doux, homme d'étude & de cabinet, enſeignant l'éloquence dont il avoit fait une étude particuliere, ne conſeille que des exercices modérés, propres à entretenir la ſanté du corps ſans nuire aux opérations de l'eſprit. L'hiſtoire cependant nous four-

CXII.

CROYEZ qu'il n'eſt jamais bienſéant de dire ce qu'il ſeroit honteux de faire.

CXIII.

NE montrez pas un front dur & ſévere, contentez-vous d'un maintien grave & recueilli : le premier déſigne l'orgueil, l'autre la prudence.

CXIV.

SOYEZ perſuadé que ce qui ſied davantage à un jeune homme, c'eſt

---

nit des exemples de grands perſonnages qui, dans un corps propre à ſoutenir les plus rudes fatigues, ont eu un eſprit cultivé par l'étude, & orné des plus belles connoiſſances, qui ont joint le talent de parler à celui d'agir, & ont ſu ſe ſervir de la plume auſſi bien que de l'épée.

la modeſtie, la pudeur, l'amour
la tempérance & de la juſtice.
ſont là les vertus qui doivent fo
mer le caractere de la jeuneſſe.

CXV.

S'IL vous arrive de commett
quelque action honteuſe, ne vo
flattez pas qu'elle puiſſe reſter ab
lument ignorée : mais quand vo
pourriez la dérober à la connoi
ſance des autres, elle sera conn
de vous.

CXVI.

CRAIGNEZ Dieu. Honorez v
parents. Chériſez vos amis. Obé
ſez aux loix.

CXVII.

NE recherchez jamais que
plaiſirs honnêtes. Les plaiſirs so
un bien, quand ils s'accordent av

l'honnêteté ; ils deviennent un mal, dès qu'ils s'en écartent.

CXVIII.

CRAIGNEZ de donner priſe aux imputations de la calomnie, quelque fauſses qu'elles puiſsent être : la plupart des hommes, ſans s'informer de la vérité, ne jugent que ſur les bruits vulgaires.

CXIX.

TOUT ce que vous faites, faites-le comme devant être ſu du public : ce que vous aurez caché pendant quelque temps ſe découvrira par la suite.

CXX.

C'EST ſur-tout en ne vous permettant pas vous-même ce que vous déſapprouvez dans les autres, que vous mériterez d'être eſtimé.

CXXI.

SOYEZ avide de ſavoir, & vous deviendrez ſavant.

CXXII.

CONSERVEZ par l'exercice les connoiſſances que vous aurez acquiſes; acquérez par l'étude celles dont vous serez dépourvu. Ne pas retenir une inſtruction utile, & ne pas garder les préſents de ſes amis, sont deux choſes également honteuſes.

CXXIII.

TOUT ce que vous avez de loiſir, employez-le à écouter les gens inſtruits; par là vous apprendrez ſans peine ce qu'ils n'ont appris que par un long travail.

CXXIV.

UN tréſor de belles maximes eſt

préférable à un amas de richeſſes. Celles-ci ſont paſſageres, & nous abandonnent; les autres nous reſtent. De toutes nos poſſeſſions, la ſageſſe ſeule eſt immortelle.

CXXV.

NE craignez pas de voyager au loin pour aller trouver des hommes qui enſeignent des ſciences utiles. Les commerçants, pour augmenter leur fortune, affrontent hardiment les mers : ne seroit-ce pas dans les jeunes gens une lâcheté honteuſe, de refuſer d'entreprendre des voyages par terre pour enrichir leur eſprit ?

CXXVI.

SOYEZ poli dans vos manieres, & affable dans vos diſcours. La politeſſe demande qu'on ſalue le pre-

mier ceux que l'on rencontre ; l'affabilité veut qu'on leur tienne des propos honnêtes (1).

CXXVII.

CIVIL envers tout le monde, ne vous familiarisez qu'avec les gens vertueux : c'est le moyen d'éviter l'inimitié des uns, & de vous concilier l'amitié des autres.

CXXVIII.

NE parlez pas trop souvent aux mêmes personnes, ni trop longtemps de la même chose : on se lasse de tout.

CXXIX.

PRÉPAREZ-VOUS, par des tra-

(1) Isocrate entre dans des détails qui pourroient paroître minutieux, si on ne se rappelloit qu'il écrit à un jeune homme.

vaux volontaires, à ſupporter la fatigue, quand il en ſera beſoin.

CXXX.

TRAVAILLEZ à maîtriſer toutes les paſſions auxquelles il vous ſeroit honteux d'être aſſujetti, la cupidité, la colere, le plaiſir & la douleur. Vous ne vous laiſſerez pas aſſervir par l'intérêt, ſi vous comptez pour un gain ce qui peut augmenter votre gloire plutôt que vos richeſſes: vous ſaurez réprimer la colere, ſi vous vous montrez diſpoſé à l'égard de ceux qui commettent des fautes, comme vous voudriez qu'on le fût à votre égard ſi vous en aviez commis vous-même: vous ne vous laiſſerez pas dominer par le plaiſir, ſi vous regardez comme une honte d'obéir à la volupté,

vous qui commandez à des eſclaves : enfin, vous vous affermirez contre l'infortune, en jettant les yeux ſur les miſeres d'autrui, & en vous rappellant que vous êtes homme.

CXXXI.

SOYEZ encore plus religieux à tenir votre parole, qu'à garder un dépôt : celui qui ſe pique de vertu doit être ſi exact dans tous ſes engagements, que ſa ſimple parole ſoit plus sûre que le ſerment des autres.

CXXXII.

S'IL faut ſe défier des méchants, on doit ſa confiance aux gens de bien : mais ne livrez votre ſecret qu'à ceux qui auront le même intérêt de le garder que vous-même.

CXXXIII.

REQUIERT-ON de vous le ſerment; n'y conſentez que pour tirer vos amis d'un embarras, ou pour vous purger d'une accuſation diffamante. Duſſiez-vous n'affirmer que la vérité, dès qu'il n'eſt queſtion que d'intérêt n'interpoſez jamais le nom des dieux, de peur qu'on ne vous ſoupçonne d'avarice ou de parjure.

CXXXIV.

AVANT de vous lier avec quelqu'un, sachez comment il s'eſt conduit dans ſes premieres amitiés : il eſt à croire qu'il n'en uſera pas autrement avec vous qu'il n'en uſoit avec les autres.

CXXXV.

SOYEZ auſſi difficile à former

des attachements, qu'attentif à ne pas les rompre : il eſt auſſi honteux de changer ſans ceſſe d'amis, que de n'en pas avoir.

CXXXVI.

ÉPROUVEZ vos amis, mais ſans vous compromettre. Feignez des beſoins que vous n'ayez pas, & confiez-leur des ſecrets qu'il vous importe peu qu'ils révelent : s'ils répondent à votre confiance, vous serez plus aſſuré d'eux ; s'ils la trahiſſent, vous n'en recevrez aucun dommage (1).

CXXXVII.

VOUS connoîtrez vos amis à

(1) Les moyens que propoſe l'orateur pour s'aſſurer de la fidélité d'un ami, pourront paroître à quelques perſonnes des ruſes & des artifices peu dignes d'une ame fran-

l'intérêt qu'ils prendront à vos disgraces, & au zele qu'ils montreront dans vos détreſſes. C'eſt dans le creuſet qu'on éprouve l'or ; c'eſt dans l'adverſité que l'on reconnoît l'ami véritable.

CXXXVIII.

UN des principaux devoirs de l'amitié eſt de prévenir les demandes de ſes amis, & de s'offrir de ſoi-même pour les ſecourir dans l'occaſion.

CXXXIX.

SI en matiere d'offenſe il eſt honteux d'être vaincu par ſes ennemis (1), comptez qu'il ne l'eſt

---

che & généreuſe ; d'autres n'y trouveront que de la prudence.

(1) Les anciens, en général, penſoient que non ſeulement il n'y avoit pas de mal

pas moins de ſe laiſser vaincre par ſes amis en bienfaits.

CXL.

RECONNOISSEZ pour vrais amis ceux qui s'affligent de vos malheurs, mais plus encore ceux qui ne s'affligent pas de vos ſuccès : pluſieurs partagent les adverſités de leurs amis, qui portent envie à leur proſpérité.

CXLI.

PARLEZ de vos amis abſents devant vos amis préſents, afin que ceux-ci connoiſsent que vous ne les oublierez pas eux-mêmes en leur abſence.

à ſe venger, mais qu'il y auroit eu du mal à ne ſe venger pas, & que c'auroit été une marque de lâcheté & de foibleſſe de céder à un ennemi en injure. La vengeance étoit

CXLII.

CHERCHEZ dans vos habits la propreté, non le luxe : le luxe ne ſe plaît que dans une oſtentation vaine ; la propreté s'en tient à une décence honnête.

CXLIII.

AIMEZ les richeſſes, non pour accumuler des tréſors, mais pour en uſer à propos. Celui qui les entaſſe & qui ne sait pas en jouir, eſt auſſi digne de mépris qu'un homme qui acheteroit des chevaux à grands frais, & qui ne ſauroit pas les monter.

---

chez les Athéniens ce que le point d'honneur eſt chez les François : tant il eſt vrai qu'il nous faut un motif plus qu'humain pour nous faire vaincre un ſentiment qui n'eſt que trop naturel.

CXLIV.

DISTINGUEZ dans vos richeſſes le néceſſaire & le ſuperflu : faites-les ſervir aux beſoins & aux agrémens de la vie, car c'eſt là poſséder & jouir (1).

CXLV.

N'ESTIMEZ les grands biens que pour être en état de ſupporter une grande perte, ou pour ſecourir, dans le beſoin, un ami honnête : du reſte, n'ayez pour les richeſſes qu'un attachement médiocre.

CXLVI.

CONTENT de votre ſituation

(1) Ici l'auteur n'eſt pas facile à entendre; je ne sais pas ſi j'ai bien ſaiſi ſon idée. Au reſte, la maxime françoiſe, que je crois être celle d'Iſocrate, eſt conforme aux idées de beaucoup de gens du monde, mais

préſente, ne négligez pas de la rendre meilleure.

CXLVII.

NE reprochez à perſonne ſa mauvaiſe fortune : l'avenir eſt incertain, c'eſt le ſort qui regle tout ici bas.

CXLVIII.

N'OBLIGEZ jamais que les gens vertueux : vos bienfaits ainſi placés ſont un tréſor. Rendre ſervice aux méchants, c'eſt nourrir un chien étranger, qui n'aboiera pas moins après vous qu'après tout autre : les

non aux principes du chriſtianiſme, qui nous ordonne d'employer notre ſuperflu, non aux agréments de la vie, mais au ſoulagement des malheureux, & qui nous fait de cet emploi de nos biens une regle & un devoir indiſpenſable.

méchants ménagent auſſi peu ceux qui les ont obligés, que ceux mêmes qui leur nuiſent.

CXLIX.

LE flatteur & le trompeur doivent vous être également odieux; ils sont également à craindre pour quiconque leur donne ſa confiance. Si vous regardez comme vos meilleurs amis ceux qui vous flattent dans vos défauts, vous ne trouverez perſonne qui, pour vous en corriger, veuille encourir votre haine.

CL.

ÉVITEZ tout ce qui peut annoncer l'orgueil, & recevez avec civilité tous ceux qui vous approchent. La fierté & le dédain révoltent même les eſclaves; la politeſſe & l'affabilité ſe concilient tous les

cœurs. La politeſſe défend de ſe montrer chagrin & contrediſant, de heurter de front ſes amis lorſqu'ils s'emportent même ſans ſujet; elle veut qu'on leur cede dans la colere, & que, pour les avertir, on attende qu'elle ſoit calmée: elle n'eſt pas moins éloignée d'affecter un ton ſérieux devant ceux qui rient, que d'aimer à rire devant ceux qui parlent ſérieuſement; le contretemps déplaît toujours. L'homme civil oblige autant par ſes manieres que par ſes ſervices, & craint d'imiter ces ſortes d'amis qui choquent même en obligeant: il évite ce ton de reproches & de réprimandes qui ne fait que révolter & aigrir les eſprits.

CLI.

FUYEZ les occaſions de boire;

mais ſi la ſociété vous y engage, retirez-vous avant que d'être ſurpris par le vin. L'eſprit une fois troublé par l'ivreſſe eſt comme ces chars dont les chevaux, ayant jetté bas leur conducteur, ſont abandonnés à eux-mêmes, & ſe précipitent au gré de la fougue qui les emporte. De quels écarts l'homme n'eſt-il pas capable, quand la raiſon ne le conduit plus!

CLII.

PAR l'élévation de vos ſentiments, montrez que vous aſpirez à l'immortalité; & par un uſage modéré des choſes, faites voir que vous vous reconnoiſſez mortel.

CLIII.

VOUS ſaurez combien l'honnêteté dans les propos eſt préférable

à la rudeſſe, ſi vous ſongez qu'on peut tirer quelque avantage des autres défauts, mais que la groſſièreté nuit toujours. Tel qu'on a offensé par des paroles, s'en venge ſouvent par des effets.

CLIV.

VOULEZ-VOUS devenir l'ami de quelqu'un ? dites du bien de lui devant des gens qui pourront le lui rapporter : nous nous ſentons diſposés à l'amitié pour celui qui dit du bien de nous, & portés à la haine pour celui qui en dit du mal.

CLV.

QUAND vous délibérez, prenez dans le paſsé des exemples pour l'avenir : ce qui eſt déja connu vous fera juger de ce que vous ne connoiſsez pas encore.

CLVI.

SOYEZ lent à réſoudre, & prompt à exécuter.

CLVII.

CROYEZ que ſi les bons ſuccès viennent des dieux, les bons deſſeins viennent de nous (1).

CLVIII.

IL peut arriver que vous ayez à conſulter vos amis dans des choſes ſur leſquelles vous craignez de vous ouvrir entièrement; parlez-en ſous le nom d'un tiers, & comme d'une affaire qui vous eſt étrangere: par-

(1) Cette maxime a du rapport avec ce que dit Horace: *det vitam, det opes; æquum mî animum ipſe parabo:* que Jupiter me donne des jours & des richeſſes; je me donnerai à moi-même la modéra-

là, ſans vous être compromis, vous ſaurez ce qu'ils penſent.

CLIX.

LORSQUE vous voudrez prendre conſeil d'un autre pour vos affaires, examinez d'abord comment il a adminiſtré les ſiennes : quiconque a mal réglé ſes affaires propres ne conduira guere mieux celles d'autrui.

CLX.

RIEN ne vous portera davantage à délibérer mûrement, que de réfléchir ſur les inconvénients des dé-

---

tion : mais elle n'eſt pas conforme aux idées chrétiennes, qui nous repréſentent Dieu comme auteur de tout ce que nous faiſons, de tout ce que nous diſons, de tout ce que nous penſons de bien.

libérations précipitées : c'eſt ainſi qu'on n'eſt jamais plus porté à ménager ſa ſanté, qu'en ſe rappellant les ſuites fâcheuſes de la maladie.

CLXI.

SI vous vivez auprès des rois, prenez leurs mœurs & leurs uſages (1). En vous voyant partager leurs goûts, ils croiront que vous les approuvez : c'eſt le moyen le plus ſimple de fixer ſur vous la conſidération du public & la faveur du prince.

(1) *Prenez leurs mœurs & leurs uſages*, ſans doute, pourvu que ces mœurs ne ſoient pas mauvaiſes, & que ces uſages ne ſoient pas criminels : autrement cette maxime ne ſeroit point d'une ſaine morale.

CLXII.

OBÉISSEZ aux loix établies par les monarques ; mais regardez ſurtout leur volonté comme la loi ſuprême. C'eſt le peuple qu'il faut ménager dans une démocratie ; dans une monarchie, c'eſt au ſouverain ſeul qu'il faut plaire. (1)

CLXIII.

QUAND vous serez en place, évitez d'employer des hommes vicieux, bien perſuadé qu'on vous imputera ce qu'ils pourront faire de mal.

(1) Iſocrate écrivant à un jeune homme élevé ſous un gouvernement populaire, & tranſplanté à la cour d'un monarque, lui recommande la ſoumiſſion la plus parfaite aux volontés du prince ſous les loix duquel il vit.

CLXIV.

SORTEZ des emplois plus eſtimé, non plus riche : les éloges du public ſont préférables aux richeſſes.

CLXV.

NE ſecondez ni ne défendez une mauvaiſe action ; car on croiroit que vous pourriez faire vous-même ce que vous excuſez dans autrui.

CLXVI.

NE négligez pas de vous élever au-deſſus des autres en pouvoir ; mais dans votre élévation montrez-vous juſte envers tout le monde : ainſi l'on verra que ce n'eſt point par foibleſſe, mais par eſprit d'équité, que vous rendez à chacun ce qui lui eſt dû.

CLXVII.

A DES richeſſes mal acquiſes,

préférez une pauvreté ſans reproche : les richeſſes ne peuvent nous être utiles que pendant la vie ; au lieu que la probité nous comble de gloire même après la mort. Les unes ne ſont que trop ſouvent le partage des méchants ; l'autre eſt l'apanage des ſeuls gens de bien.

CLXVIII.

N'ENVIEZ pas la fortune du méchant qui proſpere, mais plutôt le ſort de l'homme de bien qui ne méritoit pas de ſouffrir. Celui-ci, n'eût-il pour le préſent aucun autre avantage, aura toujours de plus que l'homme injuſte l'eſpoir d'un heureux avenir.

CLXIX.

CONTENTEZ-VOUS d'un ſoin raiſonnable pour ce qui regarde le

corps; mais cultivez ſoigneuſement votre eſprit. Un bon eſprit eſt ce qu'il y a dans l'homme de plus grand réuni à ce qu'il y a de plus foible.

CLXX.

FORTIFIEZ par le travail votre corps, & votre eſprit par l'étude : l'un vous ſervira d'inſtrument pour exécuter ce que vous aurez réſolu ; l'autre vous éclairera ſur les réſolutions qu'il faut prendre.

CLXXI.

AVANT que de parler, penſez à ce que vous allez dire : la langue, dans pluſieurs, prévient la réflexion.

CLXXII.

NE parlez que quand vous êtes parfaitement inſtruit, ou lorſque

vous êtes obligé de rompre le ſilence. C'eſt alors ſeulement qu'il vaut mieux parler que de ſe taire; hors de là, il vaut mieux ſe taire que de parler.

CLXXIII.

IL n'eſt rien de ſtable ici-bas. Que cette vérité vous ſoit toujours préſente; & vous ne vous laiſserez ni tranſporter par la joie dans la proſpérité, ni abattre par la douleur dans la diſgrace.

CLXXIV.

DANS les bons ou mauvais ſuccès, ne vous réjouiſsez ni ne vous affligez outre meſure, & n'expoſez jamais aux yeux du public votre joie ni votre triſteſse. Il eſt étrange que, tandis que l'on prend tant de ſoin à cacher ſon argent, on pro-

mene par-tout avec indiſcrétion les ſentiments que l'on éprouve.

CLXXV.

REDOUTEZ plus l'infamie que le danger : il n'y a que le méchant qui doive craindre la mort ; l'homme de bien ne doit appréhender que l'ignominie.

CLXXVI.

NE vous jettez pas dans le péril ſans néceſſité ; mais s'il vous faut courir les haſards de la guerre, ne craignez que la honte, & ne cherchez votre ſalut que dans votre courage. Mourir eſt la deſtinée commune des hommes ; mourir avec gloire eſt le privilege de l'homme vertueux.

CLXXVII.

POUR vous inſpirer encore da-

vantage le goût des choſes honnêtes, ſongez qu'il n'exiſte de vrais plaiſirs que ceux qu'elles procurent. Dans l'état d'une molle indolence, & dans une entiere ſatisfaction des ſens, la peine suit de près le plaiſir; on commence par l'un, & l'on finit par l'autre : au lieu que les efforts & les ſacrifices que demandent la pratique de la vertu & l'attention à régler ſagement ſa vie, sont toujours récompensés par une volupté ſolide & pure; le plaiſir vient après la peine. Or, en toutes choſes, le ſouvenir du paſsé eſt beaucoup moins vif que le ſentiment du préſent; & d'ordinaire, quand on ſe porte à une action, c'eſt moins pour l'action même, que pour ce qui doit en réſulter.

CLXXVIII.

SONGEZ encore que les hommes ſans principes ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent ; c'eſt ſur ce ton qu'ils ſe sont annoncés dans le monde : mais ceux qui ſe piquent de régularité ne ſauroient, ſans mériter les reproches du public, ſe négliger dans la pratique de la vertu.

CLXXIX.

Les maximes ſuivantes sont extraites de divers diſcours du même auteur: elles offrent chacune différents points de morale qui n'ont aucune liaiſon entre eux.

IL importe bien plus aux états qu'aux particuliers de fuir les vices & de pratiquer les vertus. L'homme impie & pervers peut mourir avant que d'avoir ſubi la peine de ſes

crimes ; au lieu que les empires, qui sont en quelque sorte immortels, laiſsent aux dieux & aux hommes le temps de les punir.

CLXXX.

ORDINAIREMENT on eſt diſposé à ménager ceux qui sont prêts à ſe défendre ; au lieu qu'on exige d'autant plus, qu'on trouve moins de réſiſtance.

CLXXXI.

QUELQUE eſtimable que ſoit celui qui eſt modéré par caractere, on doit eſtimer davantage celui qui l'eſt encore par réflexion & par principes. Tout homme qui n'eſt vertueux que par inſtinct, peut changer par caprice ; mais lorſqu'à un heureux penchant il joint cette conviction que la vertu eſt le plus grand

des biens, on doit préſumer qu'il ne s'écartera jamais des ſentiments qu'elle inſpire.

CLXXXII.

IL n'eſt rien dans la nature qui ſoit bon ou mauvais abſolument; c'eſt de l'uſage des choſes & de celui des circonſtances, que réſulte le bien ou le mal. Dans le bonheur, il faut deſirer la paix, parcequ'un état de tranquillité eſt plus propre à nous aſſurer la jouiſſance des biens que nous avons acquis: dans le malheur, il faut ſonger à la guerre, parceque c'eſt au milieu du trouble & du tumulte & par la hardieſſe des entrepriſes qu'on pourra voir la fortune changer.

CLXXXIII.

TOUS ne doivent pas agir de

même dans les mêmes circonſtances ; chacun doit ſe régler ſur les principes qu'il a adoptés d'abord.

CLXXXIV.

LA lâcheté d'un peuple ne ſe montre pas moins dans les délibérations où il s'agit d'entreprendre la guerre, que dans la maniere dont il la fait. La fortune a la plus grande part aux événements des combats : les réſolutions d'une république dénoncent ſes vrais ſentiments.

CLXXXV.

CE qui rend & maintient floriſſant un état, ce n'eſt ni la force ni la beauté des murailles, ni une grande multitude d'hommes raſſemblés dans la même enceinte, mais l'excellence & la ſageſſe du

gouvernement. Le gouvernement eſt pour une république ce que la raiſon eſt pour l'homme. Il en eſt l'ame : lui ſeul fait trouver des reſſources dans toutes les affaires, éloigne les diſgraces & fixe le bonheur. Citoyens, miniſtres, loix, tout ſe forme ſur lui ; & la félicité des peuples dépend de la bonté du régime politique.

CLXXXVI.

LES exploits des ancêtres peuvent faire honneur à ceux de leurs deſcendants qui s'efforcent de marcher ſur leurs traces ; mais ils couvrent de honte ceux qui, par leur molleſſe & par leurs déſordres, déshonorent une auſſi noble origine.

CLXXXVII.

TOUS les hommes aſpirent au

bonheur, mais tous ne ſavent pas ce qui peut les conduire au terme; & chacun a ſa maniere de voir. Il en eſt qui enviſagent comme il faut le but qu'ils ſe propoſent, & qui ſe mettent en état d'y parvenir; d'autres prennent une route toute oppoſée, & le manquent abſolument.

CLXXXVIII.

LE ſage ne perd pas le temps à délibérer ſur ce qu'il ſait déja; il agit d'après ſes propres lumieres. Lorſqu'il délibere, loin de ſe regarder comme éclairé ſur l'avenir, il ſe perſuade qu'on ne peut rien ſavoir que par conjectures, & que la fortune ſeule peut décider de l'événement.

CLXXXIX.

SI l'on a trouvé une infinité de

remedes pour les maladies du corps, il n'en eſt qu'un ſeul efficace pour les vices, qui ſont les vraies maladies de l'ame; c'eſt de ſouffrir qu'on nous reprenne courageuſement de nos fautes. En effet, ne ſeroit-ce pas une inconſéquence bien étrange, d'endurer les opérations les plus douloureuſes, le fer & le feu, pour prévenir de plus grands maux, & de commencer par rejetter des conſeils avant que de ſavoir s'ils ſont utiles?

CXC.

C'EST moins ſur les fautes de ſes ennemis qu'on doit fonder ſes eſpérances, que ſur l'état de ſes affaires, & ſur la ſageſſe de ſes conſeils. Les ſuccès dus à l'imprudence d'autrui ſont de courte durée, & ſujets à de

triſtes retours ; au lieu que ceux qu'on ne doit qu'à ſoi-même ont une baſe ſolide, & sont moins exposés au changement.

CXCI.

RIEN de ſi dangereux que le pouvoir ſans borne envié par tous les hommes : il ôte le ſens & la raiſon à ceux qui s'y attachent ; en un mot, il peut être comparé aux courtiſanes, dont les charmes attirent & perdent ceux qui s'y abandonnent.

CXCII.

LES ſervices qu'on reçoit dans la détreſse sont ceux qu'on oublie le moins.

CXCIII.

LA rudeſse du caractere nous eſt auſſi nuiſible à nous-mêmes qu'à

ceux qui nous approchent : au lieu que la douceur ſe fait aimer non ſeulement dans les hommes, dans les animaux & dans tous les êtres, mais encore dans les dieux. Nous appellons habitants de l'Olympe les divinités bienfaiſantes ; nous donnons des noms plus triſtes (1) à celles qui préſident aux calamités & aux châtiments. Les particuliers & les villes élevent des temples & des autels pour les unes, tandis que l'on ſe contente d'appaiſer les au-

(1) Ces noms répondent aux mots françois, *nuiſibles*, *pernicieux*. Les divinités qui préſidoient aux châtiments étoient les Furies, & autres. Quoique les Furies euſſent un autel à Athenes dans l'Aréopage, afin de rappeller le jugement que ce tribunal avoit rendu contre elles en faveur

tres par des cérémonies lugubres, ſans les honorer ni dans les prieres ni dans les ſacrifices.

CXCIV.

Si nous n'avons tous qu'un corps mortel, les éloges prodigués à la vertu & la durée d'un nom célebre nous font participer à l'immortalité, dont le deſir doit ſoutenir & enflammer notre courage.

CXCV.

En général, on comble de louanges ceux qui brûlent d'augmenter

---

d'Oreſte ; pour l'ordinaire on n'élevoit point d'autel à ces ſortes de divinités, & on ne leur faiſoit point de ſacrifices ; on cherchoit ſeulement à les appaiſer par des cérémonies appellées *apopompai*, cérémonies qui tendoient à détourner le mal qu'elles auroient pu faire.

ſans ceſse le tréſor de gloire qu'ils poſsedent ; tandis que ces hommes fortement attachés aux objets qu'admire le vulgaire, ne sont regardés que comme des ames viles & intéreſsées.

CXCVI.

LA mort au milieu des armes n'eſt pas toujours glorieuſe : il n'eſt beau de mourir à la guerre que pour ſes parents, pour ſes enfants, pour ſa patrie : mais lorſqu'en mourant on ne feroit que cauſer leur ruine, flétrir ſa gloire, & anéantir le fruit des ſuccès paſsés, le trépas n'eſt qu'une ignominie.

CXCVII.

LA force & la vîteſse périſsent avec l'homme ; au lieu que les ſciences & les arts lui ſurvivent, & ſub-

ſiſtent toujours pour l'avantage du genre humain. D'après ces réflexions, les gens ſensés doivent eſtimer ſur-tout les citoyens juſtes & sages qui les gouvernent, &, après eux, les compatriotes qui les honorent par leurs talents. Les hommes diſtingués en tout genre rendent leur patrie célebre; & par eux ſeuls on juge de tout un peuple.

CXCVIII.

POUR l'ordinaire, on ne vante & on n'eſtime pas autant les fils qui font revivre des peres eſtimables, que ceux, par exemple, qui, nés de peres durs & cruels, montrent des inclinations tout opposées. Et en général on eſt plus ſatisfait d'un bien ineſpéré, que d'un avantage auquel on avoit droit de s'attendre.

CXCIX.

FAIRE l'éloge d'une vertu extraordinaire, n'eſt pas moins difficile que de louer un mérite médiocre. Ici les actions manquent à l'orateur; là les diſcours manquent aux actions.

CC.

IL vaut infiniment mieux être ſuffiſamment inſtruit des choſes eſſentielles, que de connoître parfaitement des choſes inutiles; & avoir quelque ſupériorité ſur les autres dans des objets intéreſſants, que de briller dans de pénibles bagatelles.

CCI.

REPRENDRE dans le deſſein d'offenſer, c'eſt le rôle d'un accuſateur : reprendre avec le deſir de

corriger, c'eſt l'office d'un ami qui cherche à être utile; & il faut juger différemment du même diſcours prononcé avec des intentions différentes.

CCII.

Voici ce que dit Iſocrate des Athéniens dans les plus beaux temps de leur adminiſtration, du tribunal de l'Aréopage dans ſes plus beaux jours, & de l'attention qu'ils prenoient à former la jeuneſſe.

LE ſervice de la patrie étoit pour les Athéniens, non un commerce où ils euſſent à gagner, mais un miniſtere où ils payoient de leurs perſonnes. Leur premier ſoin, lorſqu'ils entroient en exercice, étoit d'examiner, non ſi leurs prédéceſſeurs avoient négligé quelque profit, mais

ſi quelque objet eſſentiel avoit
chappé à leur vigilance.

Les citoyens indigents, loin
porter envie aux riches, étoie
auſſi zélés pour les intérêts des m
ſons opulentes, que pour les le
propres, perſuadés que la proſp
rité de ces maiſons étoit pour e
une reſſource toujours ouverte. I
citoyens fortunés, ſans mépris po
l'indigence, regardoient com
une honte pour eux la pauvreté
leurs compatriotes, & les ſeco
roient dans leurs beſoins.

On peut juger de ce qu'étoit a
ciennement l'Aréopage par ce q
s'y paſſe encore de nos jours.
préſent même, tous ceux qui
deviennent membres, quelle qu'
été leur conduite & quel que ſ

leur caractere, n'y sont point plutôt entrés, que rougiſsant de ſe livrer à leurs mauvaiſes inclinations, ils les ſacrifient à l'eſprit du corps. Tant nos peres surent inſpirer de crainte aux méchants, & imprimer dans le lieu de leurs aſsemblées un ſouvenir ineffaçable de leur vertu & de leur ſageſse!

Ce tribunal étoit donc celui des mœurs. Croire qu'il y aura de meilleurs citoyens où il y aura de meilleures loix, c'étoit une erreur, ſelon nos ancêtres: car, dans cette ſuppoſition, rien n'empêcheroit que tous les Grecs ne fuſsent également vertueux, chaque peuple pouvant emprunter des autres leurs réglements. Mais ce ne sont pas ces réglements, c'eſt une régularité conſ-

tante qui fait croître & qui fortifie la vertu. La plupart des hommes ſe conduiſent ſelon les principes dans leſquels ils ont été nourris. Quant à la préciſion des loix & à leur multitude, elles ne ſont qu'annoncer la décadence d'un état : ce ſont autant de digues qu'il a fallu oppoſer aux crimes à meſure qu'ils ſe multiplioient. Auſſi des citoyens ſages, au lieu de couvrir de loix (1) les murs de leurs portiques, s'occupoient à graver dans leurs cœurs des principes de juſtice. Non, ce n'eſt point par des décrets, c'eſt par

(1) Les loix à Athenes étoient gravées ſur des tables de bois ou d'airain, & ſuſpendues sous les portiques des principaux édifices, pour que tout le monde pût les lire.

les mœurs, qu'une république eſt bien gouvernée. Celui qui a contracté l'habitude du vice ne craindra pas d'enfreindre les plus beaux réglements : celui au contraire qui a pris de fortes impreſſions de vertu ſe conformera volontiers aux ordonnances utiles. Pénétrés de ces vérités, nos ancêtres cherchoient moins à punir les déſordres, qu'à prévenir tout ſujet de punition. Ils croyoient que c'étoit là leur office, & que le ſoin des châtiments devoit être abandonné à des ennemis.

Leur attention s'étendoit ſur tous les membres de l'état, mais principalement ſur la jeuneſſe. Ils voyoient que cet âge, dominé par une activité inquiete, & tyrannisé par une foule de paſſions violentes, a ſur-

tout beſoin qu'on tourne ſes p
chants du côté de la vertu, & qu
l'occupe de travaux qui lui plaiſ
que pour être ferme dans de b
principes, il faut avoir reçu une é
cation honnête, & avoir été in
de ſentiments généreux. Les facu
étant différentes, il n'étoit pas p
ſible de preſcrire à tous les mê
exercices: ils ſe régloient donc ſu
biens de chacun. Ceux qui avo
une fortune modique, ils les to
noient du côté de l'agricultur
du commerce, convaincus, par
multitude d'exemples, que la
reſſe fait naître les beſoins, &
les beſoins engendrent le crir
ainſi, en retranchant le principe
vices, ils penſoient avoir ſuppr
toutes les fautes qu'ils produiſ

Les plus riches, ils les occupoient des exercices du cheval, de la chaſſe & du gymnaſe, & les appliquoient à l'étude des ſciences & des lettres; aſſurés que par-là ils deviendroient des hommes diſtingués, ou que du moins ils éviteroient tous les déſordres de leur âge.

Après les avoir ſurveillés dans l'adoleſcence, ils ne les perdoient pas de vue le reſte du temps. Diviſant les campagnes en bourgs & la ville en tribus, ils avoient l'œil ſur la conduite de chaque particulier. Ceux dont la vie n'étoit pas réguliere étoient cités devant l'Aréopage, qui avertiſſoit les uns, menaçoit les autres, ou les puniſſoit ſelon qu'ils l'avoient mérité. Ils ſavoient qu'il eſt deux moyens de porter au

crime, ou d'en détourner; que chez les peuples où l'on ne ſonge ni à le prévenir, ni à le punir, où les tribunaux pechent par trop d'indulgence, les meilleurs naturels ſe pervertiſſent; mais que par-tout où il eſt auſſi difficile aux coupables de reſter cachés, que d'obtenir grace quand ils ſont découverts, le vice diſparoît & les mœurs s'épurent.

CCIII.

Il y a dans la harangue ſur la paix un lieu commun ſur la juſtice, que l'on a cru devoir citer ſans en rien omettre.

IL eſt des hommes qui ont eu le front de dire que l'injuſtice, quoique généralement abhorrée, étoit profitable dans la plupart des circonſtances; que l'équité, au contraire, quoiqu'eſtimée & reſpectée,

étoit nuiſible à nos intérêts, & moins avantageuſe pour nous-mêmes que pour ceux avec qui nous avons à vivre. Ils ſe trompent, ſans doute, & ils ne voient pas que rien n'eſt plus propre à nous obtenir de vrais avantages, de vrais ſuccès, la vraie gloire, le vrai bonheur en un mot, que la pratique de toutes les vertus. En effet, ce ſont les qualités de l'ame qui nous aſſurent la poſſeſſion des biens que nous pouvons deſirer; ainſi négliger de perfectionner ſon ame, c'eſt négliger, ſans le ſavoir, le moyen le plus convenable pour ſe rendre & plus éclairé & plus heureux que les autres. Pourroit-on, d'ailleurs, ſe figurer que les perſonnes les plus fideles au reſpect que nous devons aux dieux & à la juſtice

due aux hommes, prêtes à tout faire & à tout ſouffrir pour ne s'en écarter jamais, ſeront moins favoriſées que les pervers, & ne jouiront d'aucun privilege ni auprès des dieux ni auprès des hommes ? Quant à moi, je ſuis perſuadé qu'elles ſeules peuvent ſe procurer des avantages ſolides, & que les ſuccès des méchants ſont toujours funeſtes. Ces hommes injuſtes qui cherchent à envahir les poſſeſſions d'autrui, & qui regardent cette uſurpation comme un grand bien, ſemblables à ces animaux voraces qui ſe laiſſent prendre à des appas groſſiers, ſaiſiſſent avidement leur proie, mais bientôt après tombent dans l'excès du malheur : au lieu que les ames juſtes & religieuſes jouiſſent pour le préſent

d'un état sûr & tranquille, & peuvent ſe promettre encore pour le reſte de leur vie un bonheur ſolide & durable. S'il eſt des exemples contraires, du moins sont-ils fort rares. Or, puiſqu'il ne nous eſt pas donné de percer dans l'avenir, & d'y lire avec certitude ce qui doit nous arriver d'heureux, il eſt de la prudence de choiſir ce qui eſt le plus communément utile. Enfin, ne seroit-ce pas une contradiction viſible de croire que l'équité eſt une diſpoſition de l'ame plus agréable aux dieux que l'injuſtice, & de penſer que les hommes juſtes meneront une vie plus misérable que les méchants ?

CCIV.

UN orateur qui ſe prête au goût

de ceux qui l'écoutent parviennt d'autant plus aisément à les induire en erreur, que le plaiſir qui naît de ſes diſcours eſt comme un voile qui leur dérobe la vérité. Nous n'avons rien de ſemblable à craindre de celui qui ſe pique de franchiſe : comme il ne cherche pas à nous séduire, ce n'eſt qu'en nous éclairant ſur nos vrais intérêts, qu'il nous fera changer de ſentiment.

CCV.

ON ne peut ni juger du paſſé, ni délibérer ſur l'avenir, ſi l'on ne compare les différents avis, & ſi on ne les a écoutés tous ſans aucune eſpece de prévention.

CCVI.

LA modération coûte à la plupart des hommes : ils aiment tant à

ſe repaître de vaines eſpérances, & sont ſi avides de tout gain, même injuſte, que les plus riches, toujours mécontents de leur fortune, & deſirant d'avoir ce qu'ils n'ont pas, s'expoſent à perdre ce qu'ils ont.

CCVII.

LA plupart des hommes sont plus ennemis de celui qui les reprend de leurs fautes, que de celui qui les leur fait commettre.

CCVIII.

ON écoute un diſcours prononcé bien plus favorablement que celui qui n'eſt qu'écrit : on regarde l'un comme inſpiré par le beſoin & les affaires, l'autre comme dicté par l'intérêt ou par l'orgueil.

CCIX.

QUICONQUE a des ſentiments

élevés doit choiſir les plus gr
modeles, & s'efforcer de les ſui

CCX.

REGARDEZ comme ſages,
ceux qui diſputent avec ſub
ſur des objets frivoles, mais
qui traitent avec éloquence d
ets importants ; non ceux
l'ame peu conſtante flotte a
des viciſſitudes humaines,
ceux qui ſavent ſupporter é
ment la bonne & la mauvaiſe
tune.

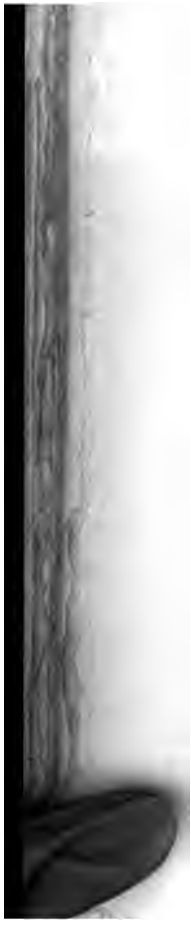
CCXI.

L'ÉLOQUENCE sait démaſq
vice & préconiſer la vertu. Pa
l'ignorant s'inſtruit, & le ſ
ſe fait connoître. Nous trou
dans l'art de parler le ſigne le
équivoque du talent de penſe

diſcours ſolide, juſte & raiſonnable, eſt l'image d'une ame droite & ſincere. C'eſt par la parole que nous conduiſons les hommes à la vérité qui ſe cache, & à la vérité que l'on conteſte.

CCXII.

CELUI qui reprend & celui qui accuſe emploient néceſſairement à-peu-près le même langage ; mais leur intention étant différente, on ne doit pas juger de même de tous les deux, quoiqu'ils diſent les mêmes choſes. Ceux qui font des reproches par malignité, on doit les haïr comme des hommes mal intentionnés ; ceux qui reprennent par un bon motif, on doit leur ſavoir gré, & les regarder comme des amis fideles.



CCXIII.

ON ne doit envier le sort r
ces hommes ſuperbes qui s'éri
en tyrans de leur patrie, ni d
ambitieux qui s'arrogent une
sance énorme, mais plutôt d
eſprits modérés qui, dignes
honneurs ſuprêmes, ſe conte
de ceux que le peuple leur déf

CCXIV.

LA plupart des hommes, a
gles dans leurs choix, deſirent
plus d'ardeur ce qui leur eſt nu
que ce qui peut leur être profit
& travaillent pour leurs enf
bien plus que pour eux-mêmes

CCXV.

L'éloge des grands hommes qui
vernoient la république d'A
avant les guerres contre les Pe

doit pas être omis ici ; c'eſt par où l'on finira cet extrait de la morale d'Iſocrate.

ON doit regarder, aſsurément, comme les auteurs de nos plus brillantes proſpérités, & comme dignes des plus grands éloges, ces Athéniens généreux qui expoſerent leur vie pour le ſalut de la nation : mais il ne seroit pas juſte d'oublier les hommes célebres qui, avant ces guerres, gouvernerent notre république. Ce sont eux qui formerent le peuple d'Athenes, & qui, le rempliſsant de courage, préparerent aux Barbares de redoutables adverſaires.

Loin de négliger les affaires publiques, loin de ſe ſervir des deniers du tréſor comme de leurs biens propres, & d'en abandonner le soin

comme de choſes étrangeres, ils les adminiſtroient avec la même attention que leur patrimoine, & les reſpectoient comme on doit reſpecter le bien d'autrui. Ils ne plaçoient pas le bonheur dans l'opulence : celui-là leur ſembloit poſſéder les plus ſolides & les plus brillantes richeſſes, qui faiſoit le plus d'actions honorables & laiſſoit le plus de gloire à ſes enfants. On ne les voyoit pas combattre d'audace entre eux, ni abuſer de leurs forces & les tourner contre leurs compatriotes; mais redoutant plus le blâme de leurs concitoyens, qu'une mort glorieuſe au milieu des ennemis, ils rougiſſoient des fautes communes plus qu'on ne rougit maintenant des fautes perſonnelles. Ce qui les fortifioit dans

ces heureuſes diſpoſitions, c'étoient des loix pleines de ſageſſe, qui avoient moins pour but de régler les diſcuſſions d'intérêt, que de maintenir la pureté des mœurs. Ils ſavoient que pour des hommes vertueux il n'eſt pas beſoin de multiplier les ordonnances; qu'un petit nombre de réglements ſuffit pour les faire agir de concert dans les affaires publiques ou particulieres. Uniquement occupés du bien général, ils ſe diviſoient & ſe partageoient pour ſe diſputer mutuellement, non l'avantage d'écraſer leurs rivaux afin de dominer ſeuls, mais la gloire de les ſurpaſſer en ſervices rendus à la patrie; ils ſe rapprochoient & ſe liguoient, non pour accroître leur crédit ou leur fortu-

ne, mais pour augmenter la p
sance de l'état. Le même eſprit
moit leur conduite à l'égard
autres Grecs : ils ne les outrage
pas ; ils vouloient commande
non tyranniſer, ſe concilier l'a
& la confiance des peuples,
appellés chefs plutôt que maî
libérateurs plutôt qu'oppreſſe
gagner les villes par des bie
plutôt que les réduire par la
lence. Leurs ſimples paroles ét
plus sûres que nos ſerments
conventions écrites étoient pou
des arrêts du deſtin. Moins j
de faire ſentir leur pouvoir q
montrer de la modération, i
toient diſposés pour les plus fo
comme ils deſiroient que les
puiſsants le fuſsent à leur é

Enfin, chaque république n'étoit aux yeux de chacun qu'une ville particuliere; la Grece étoit une patrie commune.

CCXVI.

CES hommes qui ſe montrent sous des dehors impoſants, qui, par l'étalage de leur ſcience, ou par l'affectation de leurs vertus, cherchent à ſe faire eſtimer plus qu'ils ne valent, ne sont ſouvent que des impoſteurs dangereux. Les ſages, au contraire, qui ont établi & réglé le culte de la divinité, euſſent-ils exagéré les peines réſervées au crime, & les récompenſes deſtinées à la vertu, sont les vrais bienfaiteurs du genre humain: oui, c'eſt à ces mortels reſpectables, qui les premiers nous ont inſpiré la crainte

des dieux, que nous devons l'avantage de n'avoir pas vécu comme les brutes.

FIN.